

L'enlèvement du Bois SABOT

On communique le récit officiel des opérations qui eurent pour résultat l'enlèvement du bois Sabot. Voici les parties essentielles de ce récit :

Quand on quitte la route de Suippes à Souain avant d'entrer dans ce qui reste de ce dernier village et qu'on coupe vers l'est à travers champs, on atteint en trois quarts d'heure une hauteur — la cote 158 — d'où l'œil embrasse dans leur ensemble les lignes larges et molles du paysage champenois.

Le bois Sabot a la forme d'un sabot, mais rien d'un bois. L'artillerie l'a transformé en terrain découvert et, de la cote 158, il faut quelque attention pour discerner à la jumelle les souches courtes, presque à ras du sol, qui marquent la place des arbres d'autrefois.

Des rayures sinueuses se dessinent entre les souches : ce sont les tranchées — tranchées allemandes d'hier devenues tranchées françaises. En avant, en arrière, d'étranges débris : fils de fer, chevaux de frise, sacs à terre et des points sombres sur la terre crayeuse : les morts des derniers combats.

Entre les deux lignes adverses, beaucoup de morts. Malgré le soleil pas d'odeur. Il semble que le sol crayeux de la Champagne assainisse le champ de bataille.

Certains de ces morts, datant des premiers engagements, sont desséchés et réduits, quant aux traits du visage, aux lignes simples des ossements. La nuit, quand on peut, on va, furtivement, enterrer un camarade. Ce n'est pas facile, et il en reste beaucoup qui attendent l'aumône d'une sépulture.

Les hommes savent leurs noms souvent et, de loin, veillent sur eux. Entre les morts, les petits troncs fauchés par l'artillerie ont l'allure bizarre de pieux inutiles à travers champs. Un arbre unique a gardé son tronc et ses deux maîtresses branches, amputées à 50 centimètres du tronc. Le bûcheron noir, défilé là-bas, l'a oublié dans le massacre.

Les défenses allemandes

Ce qui fut le bois Sabot n'est que l'extrémité sud-ouest de la longue bande boisée qui sépare la région de Souain de la région de Perthes. Les arbres qui ne sont plus étaient plantés sur le revers d'une crête qui vient mourir doucement sur la route de Souain à Perthes, aujourd'hui coupée par les tranchées.

Pour un assaillant venant du sud — précisément notre cas — le Sabot est une position dominante dont la partie haute est orientée d'est en ouest. Pour tenir la lisière sud, il faut de toute nécessité tenir cette crête qui la domine.

Les Allemands n'avaient naturellement pas manqué de s'y fortifier puissamment : tranchées nombreuses, profondes, bien munies d'abris, hérissées de mitrailleuses et reliées par des boyaux à la masse des bois en arrière. La position était occupée, par le 1er régiment de landwehr bavarois.

C'est au début de mars que l'ordre fut donné d'enlever le bois Sabot. Des travaux de terrassement furent aussitôt exécutés pour rapprocher du bois notre première ligne. Nous devions attaquer en partant de la route de Souain à Perthes, qui passe à une trentaine de mètres de la pointe du Sabot et s'en éloigne aussitôt pour passer à environ 200 mètres de l'autre extrémité, celle que nos soldats ont appelée le « talon ».

Nous enlevons deux lignes allemandes

La première attaque eut lieu le 7 mars. Elle fut menée par deux bataillons : l'un attaquant par l'ouest, l'autre par le sud.

La préparation par l'artillerie terminée, l'attaque se déclanche. A l'ouest, elle atteint rapidement la pointe du bois. Mais les mitrailleuses fauchent dur. Les deux commandants des compagnies de tête sont tués dès le début. La progression est enrayée.

Au sud, au contraire, nos fantassins se ruent avec une telle violence que l'ennemi évacue sa première ligne en laissant des prisonniers dans nos mains. Du même élan, la seconde ligne est enlevée. Quelques minutes après, nos soldats atteignent la lisière nord du bois.

C'est une pente descendante, bordée à droite d'un grand bois. A la corne nord-ouest de ce bois et à sa lisière ouest, une tranchée de flanquement est tenue par l'ennemi. Fusillade, mitrailleuses, la position est intenable. Nous devons, pour ce jour-là, nous contenter d'avoir enlevé deux lignes successives.

Nous nous installons dans la seconde qui devient notre ligne avancée. Nous réparons les brèches ouvertes par notre artillerie. Nous construisons tant bien que mal un nouveau parapet. L'ennemi, qui a beaucoup souffert, nous laisse faire.

A la nuit, nous sommes solides. Mais nous avons payé cher notre succès. Le lieutenant-colonel, commandant le régiment, est mortellement blessé, un capitaine et deux lieutenants sont tués, deux autres blessés. Tous sont bravement tombés en courant avec leurs hommes sur les positions ennemies.

Nous repoussons les contre-attaques

C'est seulement au cours de la nuit que les Allemands sont en mesure de contre-attaquer. Ils s'avancent, précédés de ces grenades à main, plates, en forme de montres, qui sont devenues leur arme préférée. Trois fois, quatre fois, ils essayent de nous déloger : vain effort.

Au petit jour, ils font une tentative plus sérieuse avec deux compagnies. Quelques-uns de nos hommes, qu'on n'a pas pu ravitailler en munitions à travers les boyaux encombrés et éboulés, se replient jusqu'à la route Souain-Perthes. Mais le commandant du régiment ordonne aussitôt la contre-offensive.

Le spectacle est magnifique : nos soldats, baïonnette au canon, bondissent, la pointe en avant. Les Allemands jonchent le sol. On voit encore leurs cadavres sur le terrain. Les trous faits par les baïonnettes sont visibles. Car ces cadavres sont entre nos deux lignes actuelles. On les toucherait, si on pouvait sortir des boyaux.

La contre-attaque ennemie est délogée de la pointe du Sabot. En pleine action, manœuvrant comme à l'exercice, nos compagnies font alors une conversion à droite, et criant, chantant, rejettent l'ennemi dans le bois à l'est.

Résultat : tout notre gain de la veille conservé et confirmé, et vers l'est un nouveau progrès de 200 mètres.

Pour enlever le reste du bois

Du 9 au 12, nous procédons à des actions de détail toutes fructueuses ; nous nous organisons fortement dans la partie sud.

En même temps, sont creusés de nouveaux boyaux, qui assurent l'évacuation régulière des blessés, impossible jusque-là, et l'arrivée facile des renforts. Cette besogne nécessaire accomplie, nous prononçons une nouvelle attaque.

Il s'agit cette fois d'enlever une tranchée allemande particulièrement forte, à laquelle aboutissent trois boyaux de communication. Le premier essai ne réussit pas. Nous arrivons à 20 mètres de l'objectif. Mais les deux commandants de compagnie sont tués. Les troupes ne peuvent se maintenir et reviennent à leur point de départ. L'affaire est à recommencer. Ce sera pour le 15.

Une lutte épique dans la nuit

Il est quatre heures du matin — pleine nuit. A pas silencieux deux compagnies se massent dans les tranchées avancées. Le calme, la sérénité de ces braves gens imposent le respect. Ils savent quelle est la difficulté de leur tâche et que beaucoup n'en reviendront pas. Pas un regret, pas une hésitation ; un héroïsme simple et spontané.

4 h. 30, c'est l'heure. Une section attaque par le boyau, une par le glacis. Les mitrailleurs allemands n'ont pas le temps de tirer. Hâtivement, ils déménagent leur matériel. Nous sautons dans leur tranchée.

Au fond de l'étroit couloir, l'affaire se règle à l'arme blanche. Peu de cris, chez nous : une âpreté sérieuse et forte à la besogne. Les Allemands hurlent ; ils n'ont pas la

douleur muette. La tranchée est à nous. Les occupants survivants se retirent sur la ligne arrière.

Mais ce mouvement de repli cache un piège: un blockhaus est démasqué, d'où part une vive fusillade. C'est un ouvrage puissamment organisé avec mitrailleuses défilées. Or, notre attaque de droite a peu progressé. Il faut de nouveau revenir au point de départ.

Pas pour longtemps, d'ailleurs; car à 16 h. 30 l'attaque reprend. Elle est plus dure que l'attaque de nuit. Ce n'est qu'à grand-peine que nous entrons cette fois dans la tranchée ennemie. On se bat une heure sur le parapet avec furie. A 17 h. 30, nous sommes dedans. Les baïonnettes ruissellent. Plusieurs sont tordues à force d'avoir piqué. Les crosses sont sanglantes aussi.

A la pioche

Et ce n'est pas fini. Car le blockhaus est toujours debout. La nuit tombe, et alors s'engage dans l'ombre un étonnant combat. Nos hommes, rampant, autour de l'ouvrage allemand, le rongent à la pioche et à la pelle, sous un feu à bout portant, contre lequel ils se protègent tant bien que mal.

Vers 2 heures du matin, la brèche est faite. Une forme humaine bondit dans la nuit, échappant aux mains qui déjà la saisissent. C'est l'observateur d'artillerie allemand demeuré bravement jusqu'au bout à son poste de première ligne.

Au petit jour, deux contre-attaques sont prononcées. Nos.

bombes les arrêtent. Nous sommes désormais maîtres du bois Sabot. La faible partie au nord que nous n'occupons pas est également vide d'Allemands. L'ennemi n'a plus qu'une tranchée à l'extrémité nord-est. Le résultat est acquis.

Les résultats

Voilà par quelle façon d'attaquer — cent fois répétée pendant quatre semaines, toujours avec succès, sans rien perdre jamais du terrain conquis — nos soldats ont imposé en Champagne, à un adversaire courageux, le sentiment impérieux de leur supériorité.

Dans ces brillantes opérations, nous avons atteint notre but, qui était, en usant l'ennemi, de lui interdire tout transport de troupes en Russie; le succès russe, qui a suivi et effacé le succès allemand de la fin de Février aux lacs de Mazurie, et plus récemment la prise de Prsemysl prouvent que nous avons réussi.

En outre, nous avons donné aux Allemands de Champagne l'impression écrasante que chaque fois que nous voulons leur enlever une partie de leur ligne, nous l'enlevons. Et ceci est capital pour la suite des opérations.

Nos hommes le savent, nos hommes le sentent, et leur cœur en est joyeux. Le lendemain de la dernière attaque, sur les débris du blockhaus enlevé, l'un d'eux a dressé une croix de bois sur laquelle on peut lire: « Ci-git Guillaume, roi des Boches; inutile de prier pour lui ».